

Canada

20 septembre au 3 octobre 2014

Le Canada ? Devant les commentaires élogieux des voyageurs au retour de cette destination, j'ai toujours pensé : il faudra que j'y aille un jour. Les pays du nord ne me font pas fantasmer et j'ai toujours remis. Il a fallu la gentillesse et la persuasion de Carole, une couchsurfeuse reçue en 2012, pour que je franchisse le pas.

Préparation des bagages sans stress ni enthousiasme particulier. J'ai tout de même potassé le guide et je me suis fait un programme. Carole très serviable se documente sur place pour savoir ce qui me conviendrait le mieux, compte tenu que je fais ce voyage seule et que je n'ai pas envie de louer une voiture. Je fais confiance au transport public, au covoiturage et à la gentillesse des Québécois.

Ce ne sera pour cette fois qu'une petite découverte. La période de l'été indien, devrait par ses couleurs flatter mes pupilles et créer de l'émotion au creux de ma poitrine.

Samedi 20 septembre

10h30, le Tgv pour Massy s'ébranle de la gare de la Part Dieu à Lyon. Il fait une chaleur incroyable digne d'un premier août. A Massy, en habituée maintenant, je trouve rapidement le bus 91-10 qui va me conduire à Orly. Mauvaise surprise l'avion va décoller avec deux heures de retard ! A l'enregistrement le steward m'explique que l'avion en provenance de Montréal avait du retard ce qui provoque le nôtre. L'avion pour compenser la grève Air-France a aussi changé.

La file d'attente est longue, quelques Africains on ne sait pourquoi, s'énervent, lance en regardant tous ceux qui attendent : vous ne partirez pas ! Pourquoi cette colère ? Les deux couples devant moi s'inquiètent, commencent à paniquer. Je reste Zen ! Nous continuons d'enregistrer normalement. J'ai même droit à une place près du hublot.

Ces voyageurs de toutes couleurs, de tous les âges, de tous les styles vestimentaires, avec plus ou moins de bagages et cette musique lancinante qui ponctue chaque annonce au haut-parleur, me plongent dans le bain du voyage et font naître en moi le bonheur de la découverte qui m'attend. Je me réjouis de toucher ce coin américain qui fleure bon la France.

Nous aurions pu décoller avec un bon quart d'heure d'avance (sur le retard prévu) si nous n'avions dû attendre trois passagers perdus dans l'aéroport.

Me voici installée près du hublot, je dispose de trois sièges dans ce Boeing 747-400 de la compagnie Corsair. L'avion prendra la route sud pour éviter les turbulences que nous aurons de toute façon au départ et à l'arrivée sur Montréal ou la pluie est accompagnée d'un vent sud-ouest.

Notre retard à une toute autre explication que celle donnée à l'enregistrement. Panne sur l'avion qui nous était destiné et pièce défectueuse qu'il a fallu réparer sur celui-ci. Tout est en ordre maintenant, nous certifie le pilote. Nous ne demandons qu'à le croire.

Nous décollons au milieu d'un ciel irréel. Une cuisinière tombée dans un stock de blancs d'œufs avec son batteur ou des enfants ayant joué avec du coton hydrophile auraient pu donner cette ambiance de nuages allant du gris clair à l'extrêmement blanc. Nous glissons au milieu de ces forment légères et aériennes qui parfois nous dominent et menacent de nous engloutir. Des échevelures nous caressent. Entre ces formes vaporeuses apparaissent des mosaïques de terre. Un spectacle magnifique, impressionnant et légèrement angoissant. Un ciel détesté des pilotes, car il est une menace d'orage. Puis, tout s'apaise et laisse place à un champ de neige aux premières lueurs du jour avant que les skieurs n'aient pris possession des pistes pour y laisser leurs empreintes.

Nous approchons des côtes par l'embouchure du saint Laurent, dissimulé à mon regard par une couche compact de cumulus. Un grand champ de lumières, deux ponts qui enjambent un ruban noir, nous sommes au-dessus de Montréal.

Il est 20 h 30 lorsque je retrouve Carole et son mari Jean. Ils m'attendent avec courage et patience compte tenue du retard. Je retrouve Carole avec plaisir et je fais connaissance de Jean. Courageusement Jean prend le volant pour regagner leur domicile à 40 kilomètre de Québec, soit 3 h 30 de route ! Je sombre rapidement dans le sommeil et je monte comme une automate dans la chambre qui m'est destinée.

Dimanche 21 septembre

Après un bon brunch, promenade à travers la campagne canadienne pour découvrir des points d'intérêts. : Les carrières de granit, les cascades de la marmite, le pont de pierres, pont naturel façonné par la force de l'eau qui a creusée un tunnel, seule cette arche est restée. Nous terminons par la visite d'une exposition d'artistes et la célèbre fromagerie de Saint Raymond ou je croise un car de touristes Français. Ils espèrent rentrer le lendemain à bord d'un avion d'Air France dont la grève aura peut-être pris fin.

Nous terminons nos découvertes par une marche avec Carole sur le chemin de bois, nouvellement construit, le long de la rivière Jacques Cartier. Fort débit, remous en cascades, l'endroit tout en quiétude me rappelle la rivière de mon enfance.

Après un excellent repas, filet de porc à la sauce aux bleuets/ myrtilles et gâteau grand-père au sirop d'érable, préparé par Carole fine cuisinière, j'embarque avec Maude leur fille et Jean-François son ami, pour Québec.

Lundi 22 septembre

Visite de Québec : Là où le fleuve se resserre en langue amérindienne.

Maude en congé fait le guide. Par un nombre impressionnant de marches nous atteignons la haute ville et les plaines d'Abraham. Terrain de bataille entre 1700 et 1800. Il n'est plus qu'un immense terrain de verdure et de quiétude. Il est ponctué de massifs floraux, de statues de grands hommes qui ont fait l'histoire de la ville. Une partie est réservée aux sportifs pour rollers, footing, patins à glace et raquettes l'hiver. Nous dominons le saint Laurent, majestueuse mer d'eau douce.

La tour Martello en pierre, demeure et sert de salle d'exposition. La citadelle est devenue un musée militaire et le manège dort après un incendie qui l'a ravagé en partie.

Nous prenons notre repas au restaurant «l'Accent». Dans plusieurs restaurants canadiens le petit-déjeuner est servi jusqu'à 11h, ici jusqu'à 15h. Il s'agit, c'est vrai, de véritables repas avec jus de fruits, café ou thé ou chocolat, des œufs, du jambon, des saucisses, du fromage, etc...Au choix. Il y a toujours de l'eau sur la table et la boisson est en général à volonté !

Lorsque nous franchissons la porte Saint Jean, le vieux Québec se découvre avec tout son charme. Un bijou serti entre les remparts. Le château Frontenac domine avec grandeur et élégance. La rue St Jean est très animée de commerces.

Les ruelles autour de la place royale regorgent de boutiques touristiques pour que chacun puisse rapporter des produits typiques du Québec.

16 h 15 je dois déjà prendre le car de retour. J'ai préparé mes 4 dollars et 25 comme disent nos amis Québécois. Il faut avoir la somme juste. L'argent est glissé dans une sorte de tube-tirelire. Le chauffeur n'y a plus accès ensuite (les voleurs non plus !)

- C'est gratuit ! Maude pense que cet homme plaisante.

- Non, c'est la journée sans voiture et les transports sont gratuits. J'ai fait payer jusqu'à midi, je ne savais pas.

Nous rions tous les trois et je m'installe pour une heure trente de transport. Le bus zigzag de quartier en quartier pour faire la collecte des passagers, principalement des travailleurs de la région de St Raymond qui chaque jour font le trajet jusqu'à la ville de Québec. Un aller et un retour, il ne faut pas manquer l'heure ! Près de moi une femme lit un roman, plus loin une autre somnole, un jeune écoute sa musique en fermant les yeux. Chacun profite de ce temps de trajet pour s'occuper selon ses goûts et ses besoins.

Jean toujours patient m'attend à l'arrêt du bus.

Mardi 23 septembre

Le soleil brille. Les trois biches sont fidèlement au fond de la prairie devant la maison. Les érables sous ce soleil matinal ont mis leurs couleurs en fête.

L'île d'Orléans face à Québec au milieu du Saint Laurent est au programme du jour. Nous prenons le chemin des écoliers, pour emprunter une route semée de villages typiques aux maisons anciennes. Anciennes ? Enfin, celles d'origine de l'arrivée des premiers colons. Des maisonnettes blanches toujours avec terrasse et indispensable rocking-chair en attente du repos du propriétaire. Les terrains étaient en longueur pour que chacun puisse avoir accès à l'eau du Saint Laurent. A la tête de chaque village était nommé un Seigneur.

Les chutes de Montmorency, sont le saut de cette rivière qui avant de se jeter dans le Saint Laurent fait une chute bouillonnante de plus de 80 mètres. L'écume en hiver, devient une montagne de glace qui fait le plaisir des amateurs d'escalade. Il y a quelques années la puissance de cette chute fournissait l'électricité à la vallée et principalement à une usine de confection. Celle-ci a fermé ses portes et l'usine hydro-électrique aussi. En contrebas des troncs abandonnés par les draveurs, sont venus s'accumuler.

Depuis 1935 un pont nous permet d'atteindre l'île d'Orléans. L'office du tourisme nous remet un plan pour ne rien manquer sur l'île.

Félix Leclerc, demeure le poète national des Québécois tous âges confondus. Il est celui de ma jeunesse aussi. Je visite le centre qui lui est consacré en écoutant ses chansons. Je me revois adolescente, jeune fille, jeune femme et les moments de partage avec ce chanteur me reviennent en mémoire. Cette collègue qui chantait si bien « le petit bonheur » à chaque fête. Je me souviens avoir tellement aimé la chanson « Moi, mes souliers »

*Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé,
Ils m'ont porté de l'école à la guerre,
J'ai traversé sur mes souliers ferrés,
Le monde et sa misère.....*

Pourquoi cette chanson plus qu'une autre ? Sans doute l'appel du voyage qui naissait en moi. Découvrir le monde, sa misère certes, ses beautés, ses sourires aussi.

Je constate qu'il a écrit plusieurs livres. Un homme simple, de la terre, près des gens et d'une grande sensibilité.

Une effigie de Félix Leclerc guitare à la main vient d'être inaugurée dans la prairie devant le centre qui lui est dédié et face au fleuve. Un bel endroit. Je trouve un peu particulier d'avoir utilisé du métal ajouré pour cette réalisation. Mais les artistes !

Une fabrique de cassis. Surprenant ! L'île est la plus grosse production de cassis du Québec. C'est un Bourguignon, un spécialiste donc, qui a ouvert cette entreprise que continuent ses filles. On trouve de tout : liqueur, sirop bien entendu, mais aussi bonbons, moutarde, cidre, vin, etc....Ce commerce fait preuve d'un excellent dynamisme.

La fromagerie permet d'utiliser le lait produit par les grandes fermes de l'île. Elle est située dans une maison d'origine, en bois et bardeaux. Encore peu de choix : de la faisselle – fromage frais- et le paillason. Un fromage plus raffiné est à l'étude. Il pourrait être sur le marché à partir de 2015.

Saint Pierre, le premier endroit habité et son église construite dans les années 1680-1717. Charmante église en coloris crème et or. Un curieux et ingénieux système de chauffage en tôle, tuyau d'environ 50 cm de diamètre, allant du sol au plafond et muni de petits volets sur les côtés, trône au milieu de la nef.

Sur un espace aménagé, a été construit une plateforme en bois au sommet d'escaliers d'où l'on profite d'une vue magnifique sur les Laurentides, la côte de Beaupré en face et la ville de Québec, sans oublier les mosaïques de champs de l'île d'Orléans.

Indispensable arrêt en bord de mer pour admirer le coucher de soleil sur la ville de Québec et le passage du « Queen Mary2 », majestueux navire de croisière qui quitte le port de Québec. Un monument, une ville à lui tout seul avec ses 344m de longueur, ses voyageurs qui peuvent atteindre le nombre de 3.000 à bord, plus les 1250 personnes composant l'équipage. Depuis dix ans il transporte des passagers de l'Europe à l'Amérique du Nord.

Repas au Normandin pour déguster leur fameux pâté à l'oie, servi uniquement à cette période et qu'apprécie particulièrement Carole (elle a raison). Puis nous nous rendons chez Maude et Jean-François, où je vais encore passer une nuit pour compléter ma visite de Québec demain.

Mercredi 24 septembre

Plan en main, je retrouve le centre ville sans problème. Il fait beau. La fontaine fonctionne devant le parlement et dans le petit jardin coopératif, les plantes aromatiques et les légumes sont au top !

La visite du parlement que j'avais impérativement mise à mon programme, sera pour une autre fois. Aujourd'hui elle n'aura lieu qu'à 15 h et c'est trop juste pour reprendre mon bus à 16h15. Déception !

Je remonte vers les plaines d'Abraham, passe devant le manège et bifurque pour trouver l'observatoire ou du sommet je vais admirer la ville et son grand seigneur : le St Laurent. La ville est plus étendue qu'elle ne le paraît d'en bas. Peu d'immeubles très hauts. Une

ville reposante, aux rues bordées d'arbres qui, à cette saison mettent de la couleur. En descendant, je repasse par l'accueil demander où se trouve la poste pour acheter des timbres.

- Vous avez une pharmacie dans la rue suivante.
- Mais, ce sont des timbres que je cherche !
- Oui, oui, dans les « Pharmaprix » on trouve de tout, même un petit ami. C'est leur slogan.
- Même un petit ami ? J'y cours.... Nous sourions toutes les deux.

C'était vrai pour les timbres, pas pour le petit ami !

De rues en rues j'arrive à la gare. Magnifique bâtisse avec ses toits verts et ses tourelles. Son hall central, dominé par un plafond en corbeille avec verrière, est magnifique. Tout autour, des restaurants et des petits commerces. Je mange sur la terrasse de « l'Aviatic ». Ma promenade se prolonge le long des quais, en marchant sur un agréable ponton en bois. Grand soleil, peu de monde, un calme bienfaisant. Je retrouve l'animation et les touristes en remontant vers les vieux quartiers. Le long de la rue du Sault-au-matelot, dans les cours ou les encoignures des maisons en briques de curieuses œuvres d'art, des suspensions hétéroclites d'ustensiles en plastique de toutes les couleurs. Dans la ruelle du Trésor ce sont les artistes peintres qui exposent. Sous le porche avant la place royale une plaque nous rappelle ceci :

*Les filles du Roy
Entre 1663 et 1673 plus de 770 filles du Roy,
Venues de France débarquèrent à Québec
Marguerite Bourgeois, fondatrice de la congrégation des sœurs de Notre-Dame,
Désigne sous ce nom les jeunes filles bénéficiant d'une dot royale
Qui viennent en nouvelle France pour y prendre mari et contribuer
Au peuplement de la colonie.
En 1663, il y a 700 hommes célibataires pour 65 filles à marier.
En quelques années la population de la colonie triplera et passera de
3000 à 10.000 habitants.
Cette plaque à été déposée à l'occasion des
Retrouvailles des descendants des filles du Roy.
Le 19 juin 1999*

Dans quel état d'esprit étaient ces jeunes filles en s'embarquant dans des conditions certainement précaires, en laissant tout derrière-elles pour se lancer dans une telle aventure? Elles ont dû accepter le mari qui leur était destiné ou celui qui les choisissait. Il leur a fallu affronter les rudes conditions climatiques de l'hiver canadien. Quand on sait que Champlain parti avec 28 hommes n'était rentré qu'avec 8 !

Sur la place royale la chapelle Notre-Dame-des-victoires, la plus ancienne église en pierre du continent et par des escaliers (toujours) et des rues montantes (encore) j'arrive à la Basilique-cathédrale Notre-Dame-de-Québec. Tout en blanc, jaune et or, elle est chargée de statues, de décors floraux, d'arches à caissons. Sur la gauche une chapelle dédiée à sainte Geneviève avec près d'elle Sainte Thérèse de Lisieux. Il faut ici demander une grâce, la mienne sera-t-elle exaucée ?

Je retrouve le château Frontenac, marque de la ville, imposante construction de pierres et de briques avec ses toits surmontés de petites tourelles à chaque angle.

Au musée du Fort, les photos et les livres exposés, permettent de tout savoir sur la naissance du Québec.

Il est déjà 16h et je dois revenir par le bas de la rue et la porte Saint-Jean à la place d'Youville pour prendre mon bus. Aujourd'hui, mes 4 et 25, sont glissés dans la tirelire. Le retour sous le soleil fait briller les cultures et les arbres qui en deux jours ont changé de couleurs.

Jean et Carole m'attendent. Nous faisons quelques courses en prévision de notre ballade de demain et à la baraque à frites ils achètent de la poutine, plat national canadien que je dois absolument goûter.

Je n'aurais jamais eu l'idée de préparer ce plat ! Des frites, parsemées de morceaux de fromage, genre gouda ou cheddar, le tout arrosé de sauce. Certains restaurants en font une spécialité !

L'autre spécialité du Québec, le sirop d'érable et tous ses dérivés ont davantage mes faveurs.

Jean lui-même, au printemps, récolte le sirop des érables devant la maison. Un arbre peut donner de 1l à 5 litres de jus, eau sucrée, par jour. Il faudra faire bouillir ce jus pour qu'il ne reste que le sirop de sucre.

Été indien,
Un Elfe,
D'un coup de baguette,
L'espace d'une journée,
Aidée d'un chaud soleil
A coloré les feuillus.
Des arbres,
Toutes les feuilles,
Sont entrées dans le jeu.
Complètement séduits, les pincesaux
Ont coloré, transformé, enjolivé.
Vert tendre,
Jaune citronné,
Ici une pointe d'orangé,
Là un rouge bordeaux ou cerise,
Un peu de flamme et de pourpre.
Flamboyant,
Irréelle canopée,
Mille couleurs éclatantes
Immense bouquet de feu
A mon regard incrédule, ébloui !
Bonheur qui enchante mon âme !

Jeudi 25 septembre

Je ne remercierais jamais assez Jean et Carole de leur décision de venir avec moi découvrir le parc de la Mauricie. Sans eux, cela m'aurait été impossible.

Un dernier coup d'œil à la maison, encadrée de ses érables jaune, rouge, orange et une photo des biches qui chaque jour viennent brouter l'herbe au fond de la prairie en face. Carole a préparé le pique-nique, moi ma valise et en route pour le parc en faisant le long du chemin des arrêts aux endroits typiques et pleins de bons souvenirs, pour Carole surtout.

Pont Derry – la 8^{ème} merveille du monde, un lieu et un pont qui enjambe la rivière Jacques Cartier. Il s'agit du premier « relais postal » du Québec.

Cap santé, un village d'un grand calme en bordure du Saint Laurent, plus mer que fleuve tant il est majestueux. De petites maisons en bois, leur terrasse devant et à cette saison, des citrouilles partout.

Encore un arrêt à Deschambeault et nous arrivons à l'entrée du parc de la Mauricie à Saint-Jean-des-Piles. Pour nous trois, prix séniors et de groupe.

Pique-nique à Baie-à-la-Pêche, sur une table qui nous tend les bras, un peu plus loin des toilettes sèches dont la propreté est bien respectée.

La route se glisse entre des forêts d'érables. Une haie d'honneur réalisée pour une grande occasion ne pourrait pas être plus colorée, plus gaie, plus lumineuse, plus festive que celle que nous offre cette route. Mes yeux rivés sur cette surprenante palette, j'en oublierais presque de dire à Jean de s'arrêter. Je dois immortaliser ces images.

Le Lac-du-Fou, après un peu de marche nous y sommes. Un lac qui reflète toute la quiétude de son eau dormante miroir de la végétation qui l'encadre. Les orignaux à cette heure ne sont plus au bord de l'eau, les aigrettes se plaisent dans les marais tout au bord du lac. A travers les sous-bois chantent et dansent en cascade les eaux de la rivière. Le soleil joue entre les ramures et anime en kaléidoscope la surface de l'eau.

Une perdrix se promène au bord de la route. Un peu plus tard un renard va traverser juste derrière la voiture, nous n'aurons que le temps de l'apercevoir.

Le lac Edouard est le paradis des baigneurs et des campeurs. Sa belle plage de sable lui donne des allures côtières. Les trois enfants d'une famille jouent au bord de l'eau, sa fraîcheur ne semble pas les affoler. Le petit dernier qui n'a guère que 18 mois est nu comme un ver. Trois kayaks rentrent au port situé un peu plus loin. Un Tamia, sorte d'écureuil à la queue moins fourni, au museau plus pointu et à la robe rayée ne semble absolument pas effarouché par notre présence. Ici, il est surnommé « le Suisse ». Jean n'a pas pu m'en fournir l'explication.

Le passage exige un peu de mollets pour parcourir la distance qui sépare la route du point de vue. Un chemin de terre humide, parsemé de feuilles multicolores, quelques marches et nous voici au sommet d'un promontoire qui nous permet d'admirer la rivière. C'est un long et large ruban qui se faufile à travers la forêt et se sépare pour entourer l'île-aux-pins que nous avons face à nous.

Il se fait tard, Carole et Jean doivent faire la route de retour, Nous allons donc abandonner les deux derniers points de vue soulignés par l'hôtesse de l'office du tourisme. Au dernier moment, Carole conseille tout de même de pousser jusqu'à Shewenegan afin que j'en mesure la distance dans l'éventualité où je voudrais y revenir le lendemain. C'est une idée de génie ! Nous n'irons pas jusqu'au bout de la route. Le soleil couchant illumine la forêt qui se reflète dans le miroir des eaux noires du lac. Absolument magique ! Bouche bée, nous restons sur la berge où se trouvent déjà une poignée de touristes. C'était le dernier moment pour un spectacle en cinémascope. Déjà le soleil s'éloigne et la nuit monte le long

des arbres qui peu à peu vont disparaître. Deux castors, indifférents à notre présence, coupent les roseaux en tricotant à fond des mandibules. Quelle maison ou quel barrage sont à leurs projets ?

Carole et Jean me déposent à l'Auberge des Trappeurs où je vais rester deux nuits. Mes remerciements me paraissent bien insignifiants par rapport à toute la reconnaissance que je voudrais leur témoigner, ne serait-ce que pour cette sublime journée, que je n'aurais pu vivre sans eux. Une découverte inoubliable enjolivée par un soleil présent non-stop.

A l'Auberge je dispose d'une chambre seule avec salle de bain et WC. La fenêtre donne sur le parking et la forêt en face. Elle donne aussi sur l'énorme orignal, statue qui parade au milieu de la cour. Ce sera le seul que j'aurais l'occasion de croiser pendant mon séjour.

Ce soir au restaurant, nemushum de cerf, sorte de ragoût. Délicieux !

Vendredi 26 septembre

Lorsque, hier soir, j'ai manifesté le désir de retourner dans le parc jusqu'à Shewenigan, la réceptionniste m'a donné un plan de chemins balisés qui partent en face. Pas besoin de retourner là-bas, me précise-t-elle.

Je lui fais confiance et après un petit déjeuner du trappeur, extrêmement copieux : œuf, saucisse, bacon, pomme de terre et toasts avec beurre, munie du plan je traverse et en route. Quel sentier emprunter ? Je pars en direction de la Pinède. Je suis en pleine forêt et complètement seule. Même pas un animal pour me tenir compagnie. Tout autour de moi des arbres aux mille couleurs automnales. Je marche bon pas, espérant arriver au-dessus d'un lac ou au moins à un point de vue. Ce tout petit étang dans lequel le reflet des arbres est tellement parfait aurait pu m'engloutir. Ce n'est qu'au dernier moment que je constate qu'il y a de l'eau. Un écureuil, surpris de trouver un visiteur s'arrête sur son tronc pour me regarder. Nous jouons à cache-cache et hop, il disparaît dans sa cabane du sommet. Le sentier est entretenu, des rondins permettent, à condition de ne pas glisser, de traverser pratiquement à pieds secs les parties humides. Au belvédère, une trouée permet d'avoir un beau point de vue sur une canopée. J'espère toujours mieux et j'avance. Un panneau : km 8 ! Je dois penser au retour, mais je me sens bien et je poursuis. Dans plusieurs « théâtres » des panneaux donnent des explications sur la faune et la flore. Plus je monte plus le soleil traverse la futaie, les feuilles tombées au sol font penser à une procession de la Fête-Dieu, même si à cette occasion, les enfants lançais des pétales de roses.

Quarante cinq minutes de marche depuis le km 8 et toujours pas le signe de retour en boucle. Un seul panneau indique le refuge de la Chute du Diable où je ne désire pas aller. Alors tant pis, je rebrousse chemin. Je prends un peu plus mon temps. Une perdrix se faufile dans les fourrées et de jolies grenouilles, dont certaines minuscules, croisent mes pas. Il est treize heures trente lorsque je vois un visage humain. Le chien en premier m'approche avec de forts aboiements. Il s'arrête à mes pieds. Bonne éducation pour se berger allemand qui s'éloigne dès que sa maîtresse l'appelle. A une bifurcation j'ai dû prendre une autre direction. Je suis près du mur d'escalade, sur un chemin carrossable. Je vais à droite ou à gauche ? Droite ! Un peu plus loin un panneau indiquant le lac Mongrain à 860 mètres me fait hésiter. Je suis tellement déçue d'avoir fait cette promenade uniquement au milieu des arbres que je prends la décision de m'y rendre. Pas très souvent fréquenté ce chemin, je dois rester attentive pour ne pas me perdre. Enfin, il est là, étincelant sous le soleil. Des centaines de canards et d'oies caquètent de l'autre côté. Des habitués ou des réfugiés d'hiver ?

Ballade,
Couleur
Odeur,
Silence,
Absence.
A mes yeux,
Merveilleux,
L'écureuil
Ouvre l'œil,
Sur sa réserve
Il observe.
Oiseaux
Là-haut
Sifflements,
Purs instants.
Tapis de mousse,
Jeunes pousses,
Sous mes pieds
Chemin velouté.
Feuilles écarlates,
En sous-bois, éclatent
Comme des dessins
D'un elfe malin !

Il est près de 14 h 45, lorsque je reprends ma clé. J'ai dû faire près de 25 kilomètres.

- Vous n'allez pas visiter le centre Amérindien ? Me demande la réceptionniste.
- Si, si, bien sûr, je monte un moment et je redescends.

Une barre de céréale et me poser cinq minutes sont indispensables. Un café en prenant mon ticket du Musée avec un audiophone et me voilà prête pour tout savoir sur les indiens qui habitaient, dont certains habitent toujours, le Québec.

Deux heures ne sont pas de trop. La visite est vraiment instructive. Les différentes habitations et formes de tipis. Les habitations en sous-sol par lesquelles les habitants accédaient par un tunnel sur le côté, la tente de purification « le spa » où étaient brûlées des herbes, la tente du sorcier ou chaman qui officiait toujours le visage couvert d'un masque. La tente d'essayage ! Si, si, les jeunes couples avant de se marier vivaient trois mois ensemble pour savoir s'ils pouvaient, respectivement faire les travaux qui leur incombaient. La tente commune que se partageaient plusieurs familles.

J'ai juste le temps de monter prendre une veste avant de partir voir l'ours noir, s'il le veut bien !

L'endroit est magnifique, une clairière d'herbe verte, un ruisseau d'eau claire, le tout couronné d'une forêt multicolore.

Nous voici une dizaine de personnes, silencieuses et attentives, dans une cabane d'observation. Armés de nos appareils photos, nous sommes à l'affût de la moindre touffe de poils noirs qui passerait dans notre champ de vision. Et la voilà ! Une belle oursonne au poil brillant et doux. Pour ça j'imagine, je n'ai pas été autorisée à aller la caresser. De la forêt sortent à notre gauche deux oursons tout aussi noirs que leur maman. Ils vont, ils

viennent, sautillent, chahutent, retournent dans la forêt. Maman vient les chercher. Pendant ce temps un bel urubu en profite pour venir déguster sur la souche, au milieu de la clairière, un peu de viande déposée là par notre guide avant notre arrivée. Un loup au fond, à l'orée du bois montre le bout de son nez. Il tente une percée de quelques pas et s'en retourne. Il fera plusieurs fois le manège pendant la soirée. Son pelage est blanc et gris légèrement rosé. Il est élégant comme le sont les loups. Maman ours revient avec ses enfants et les encourage à traverser la rivière, sorte de gros ruisseau d'eau claire qui coule au bas de cette trouée herbeuse complètement dégagée où nous pouvons les observer tout à loisir. Une famille touchante.

Les petits naissent en janvier-février dans la tanière, lorsque les ours hibernent. Ils pèsent entre 200 et 300 gr et n'ont pas de poils, ceux-ci auront le temps de pousser avant la fonte des neiges et leur sortie de la tanière. Ils restent environ seize mois avec leur mère. Ensuite, c'est elle qui les lâche pour s'accoupler de nouveau entre mi-juin et mi-juillet. L'oursonne a une portée tous les deux ans de deux à quatre petits, selon son état de santé. Les ours noirs sont végétariens pour 80%, les 20% restant se composent de fourmis, écureuils et autres tous petits animaux. Je ne risquais donc rien ou presque, dans la forêt ce matin.

Nous revenons à l'auberge à la nuit tombante. Nous passons trop rapidement devant le lac Mongrain où une image fugace de toute beauté se fixe sur ma rétine. Le lac noir, encadré de sa forêt découpée par les dernières lueurs du ciel. Juste à l'intersection des deux lignes que forment ces arbres, apparaît le croissant de lune brillant comme la couronne d'un roi, entouré des premières étoiles. Comme moi, ma voisine du bus pousse un cri d'émerveillement.

Ce soir au resto, tranche de Wapiti grillée. Tendre et délicieuse.

Avec la chaleur qu'il fait dans la chambre, sans chauffage, et compte tenu du calme de l'endroit, je vais dormir la fenêtre ouverte. La moustiquaire me protégera des « maringoins » (moustiques). Elle ne stoppe pas les coccinelles plus jaunes que rouges qui s'invitent partout.

Samedi 27 septembre

Je dois me rendre à Grand-Mère ou Shawinigan pour prendre mon bus pour Trois-Rivières.

Après avoir prospecté parmi les clients hier soir, je continue ce matin après mon copieux petit-déjeuner du trappeur. Mes recherches restent vaines. Personne ne va dans cette direction. Zut de Zut !

Je demande à la patronne de l'auberge si à partir de 10h elle pourra m'appeler un taxi. Elle est réticente « Vous parlerez directement avec lui, parce que ce n'est pas facile de savoir à quelle heure il va arriver ! »

Installée sur la terrasse je bavarde avec une Française qui attend ses camarades de voyage. Au bout d'un moment, en regardant cette route devant moi je lui dis : Je laisse mon sac là et je vais faire du stop au bord de la route, on verra bien !

Sitôt dit, sitôt fait !

La première voiture va seulement au village à côté. La seconde est déjà la bonne.

- shawinigan ? Nous y allons justement.
- J'ai mon sac de voyage à l'auberge.
- Allez le chercher, nous vous attendons, me disent-ils avec l'accent si typique du Canada.

Nous discutons sans reprendre haleine pendant les deux heures de trajet. Ils ont des chiens de traîneaux,, une vie de campagne comme l'aime les Canadiens. Nous manquons l'arrêt de bus, alors puisque nous sommes en ville, autant en faire le tour. « Vous aurez au moins un peu visité ». Et c'est vrai que le bord de la rivière Saint Maurice avec sa grande promenade ombragée d'arbres, est bien jolie. La rivière est large et peuplée d'îlots.

L'arrêt était juste à l'entrée de la ville. Nous nous embrassons tant notre rencontre à été conviviale. Deux heures d'attente que je vais passer au centre commercial en face. Il est ouvert même le dimanche. Cela fait mon bonheur. Pour l'instant il est bien calme. Après avoir fait le tour des boutiques, je m'installe sur l'un des bancs dans le centre. Ilot de repos constitué de quatre bancs et décoré de plantes vertes. Comme dans le jardin public de Trapani en Sicile, les anciens viennent s'asseoir. L'un d'eux va surveiller mon sac pendant que je vais aux toilettes et me chercher un café. Si les Canadiens ont l'amitié plus sincère ils n'ont pas ce côté séducteurs des Italiens. Ce n'est qu'au moment où je charge mon sac sur le dos que l'un d'eux me demande si je suis en vacances. La Question est prononcée avec un tel accent que mes neurones analysent rapidement les sons que mes oreilles ont saisis, il me semble que c'est ce qu'il me demande.

Le bus est à l'heure. Je crois payer mes 12 et 65 directement au bus. Non, ici il faut prendre son billet à la caisse de la station de service. Je laisse mon sac, le chauffeur l'embarque d'office. La caissière me demande 14et95. Je lui explique qu'à l'entrée du parc la personne m'avait indiqué le prix de 12,65 ?

- Vous êtes sénior ? (65 ans)
- Oui. Elle refait son ticket. Cette fois c'est juste.

L'accueil est sympathique à l'auberge internationale. Je suis dans une chambre de huit, les draps sont fournis, pas les linges de toilette. Nous ne serons en définitif que deux dans notre chambre. Je vais la partager avec une jeune fille Française du sud-ouest qui, au Canada fait du Wwoofing (échange travail dans les champs contre logement et nourriture).

Il est près de 17h lorsque je sors déambuler dans les rues de Trois-Rivières.

Les musées sont fermés. Sur le Saint-Laurent, majestueux, des hommes, dans un tonnerre de pétarade, font des exercices en scooter des mers, principalement des demi-tours, le but est de rester assis sur la machine.

Les bâtiments anciens sont principalement en briques et de style Anglais avec leurs bow-windows. La ville, capitale de la poésie a déposé ses rimes sur les immeubles de la ville, inscrites sur des plaques en acier portant des phrases d'auteurs.

*Une seule caresse d'elle levait un voilier d'outardes dans mes
jambes.*

De Pierre François Morency

Pour une fois, laissons la lucidité au vestiaire.

De Robert Yergeau

Évite ma trace et congédie mes lèvres, je ne te ferai pas la guerre.

D'Yves Boisvert.

Il fait étonnamment beau pour une soirée de 27 septembre. Les gens en tee-shirts légers et décolletés pour les femmes profitent de cette chaleur de l'été indien sur toutes les terrasses.

Il y a foule dans tous les établissements. Parce que c'est samedi ?

Samedi soir et soirée de gala pour moi aussi où dans ce beau restaurant et en tenue de routarde, je m'offre un filet de porc laqué au sirop d'érable et un bon verre de vin rouge !

Dimanche 28 septembre

Ouf ! Très, très bien dormi !

7 h 30 je suis dans la rue sous un soleil timide. Dans le parc les écureuils noirs courent dans tous les sens à la recherche de ce qui a pu être oublié le samedi soir sous les bancs. Plus rapides que mon déclencheur ils filent à l'assaut des arbres. Impossible de les faire s'approcher, ils me jettent un rapide coup d'œil et hop ils sont loin.

Tout est calme dans les rues. Une bande de clarté ourle le bord du fleuve dominé par une légère brume. Le petit vent de ce matin fait frissonner la surface de ce boulevard d'eau. Tout est silencieux.

Installée sur une terrasse chauffée, je déguste mon petit-déjeuner gargantuesque : 2 tranches d'orange, 1 de melon, 1 de pastèque, 1 œuf, 1 tranche de jambon épaisse et grillée, 2 tranches de pain toast grillés et encore une crêpe épaisse avec un gobelet de sirop d'érable. Le tout accompagné de plusieurs tasses de café. Un doggy-bag, avec les pains toast beurrés, arrosés de sirop d'érable, sera parfait pour mon en-cas de midi

Bien calée, direction **Boréal**, centre d'histoire de l'industrie papetière.

La ville de Trois-Rivières doit son existence à cette industrie florissante du dix-huitième siècle et jusqu'à 1991. Dans cette forêt boréale, le bois abonde et l'eau ne manque pas. C'est, malgré tout, plusieurs lois du gouvernement canadien, exigeant que les Américains achètent la pâte à papier, puis le papier et non plus seulement le bois, qui va les convaincre de participer à la construction d'usines. Ils sont grands consommateurs de papier pour leurs journaux. 25.000 litres d'eau sont pompés à la minute dans la Mauricie. Toute l'histoire du papier est décrite entre ces murs. Depuis la coupe, lorsque la neige avait fondue et que les bûcherons se regroupaient en camps plus ou moins confortables. Peu de femmes venaient partager la vie des hommes. Celles qui venaient faisaient office de cuisinières pour toute l'équipe. Les draveurs qui au péril de leur vie, pic à la main, ramenaient au milieu du courant les billes de bois en marchant dessus. S'ils glissaient, le froid de l'eau ou l'écrasement par des troncs, leur laissaient peu de chance de survie. Les énormes machines pour extraire les fibres, constituer la pâte et enfin sortir les feuilles de papier pour imprimer les dernières nouvelles. En 1950 la machine *Fourdinier* permit de sortir 600 mètres de papier journal à la minute. Au sous-sol, une cave voûtée comme une cathédrale romane, servait de réserve d'eau. Un peu à l'extérieur la pompe qui aspirait cette eau. Aujourd'hui, sereine, la Mauricie regarde d'un œil distrait cette usine qu'elle a alimentée pendant tant d'années.

Sur le chemin, j'admire le couvent des Ursulines. Ces religieuses ont assuré l'éducation des filles de 1697 à 1866. Elles ont également œuvré à l'hôpital. Un couple disparaît sur le côté. Une porte. J'appuie sur la gâchette, 50cm plus loin, un mur de bois vernis. Une poignée à gauche. Je pousse avec timidité ne sachant ce qui m'attend derrière. Miracle, je suis dans une magnifique chapelle. Une religieuse vient m'accueillir, me demande si je viens pour la messe. « Non » Elle me conseille tout de même de monter pour voir l'ensemble, « n'hésitez pas ». Plusieurs fidèles sont déjà installés. Agenouillée dans les premiers rangs juste sous la voute du Chœur toute blanche et or je regarde discrètement et j'écoute. Dans une petite chapelle sur le côté un groupe de religieuses psalmodie sur quelques notes. L'émotion me pénètre en ce moment de recueillement et me fait monter les larmes aux yeux.

La rue Hart, bordée de maisons début 20^{ème} est calme. Sous ses arbres jaunis, des enfants font du vélo au milieu de la chaussée. Cela ressemble un peu au quartier de mon enfance lorsque les soirs d'été nous nous retrouvions sur le boulevard, libre de circulation, pour jouer au ballon.

Comme promis hier, la jeune réceptionniste de l'auberge internationale me conduit à l'endroit du rendez-vous de mon covoiturage à la fin de son service. J'avais oublié que j'étais au Canada et rue Hoche devant la pharmacie, n'était pas au centre ville, toujours sur la commune mais à plusieurs kilomètres. Un peu d'attente et je vois arriver deux jeunes, instrument de musique à la main et sac sur le dos.

- Vous attendez Audrey ?
- Oui.
- Alors, nous allons faire la route ensemble.

Audrey et sa Toyota bordeaux arrive. En voiture pour parcourir les 140 km qui nous séparent de Montréal ! Nous déposerons les musiciens Français à Joliette (la ville). Quant à moi ce sera à l'arrêt de métro de Joliette à Montréal.

Audrey est infirmière trois jours par semaine à l'hôpital de la grande ville. Elle préfère garder sa vie de famille dans la campagne de Trois-Rivières et faire les trajets. « On a une qualité de vie extraordinaire. » « Avec les enfants on va en forêt cueillir des bleuets (myrtilles). » « On part en traineau dans la neige » « Pour rien au monde je ne perdrais cette vie là. »

L'accent en prime, j'imagine facilement.

Courageusement, avant de quitter l'auberge des trappeurs, j'avais téléphoné au fils d'un ami pour lui demander de m'héberger ce soir. Aucun souci. Benoist m'a expliqué comment arriver chez eux en métro. Je sors à Beaubien, cherche ma rue, à peine le temps de relever le menton pour lire le panneau que j'entends : Jeanine. De l'autre côté de la rue, un jeune couple m'interpelle. Nous éclatons de rire.

- Comment m'avez-vous reconnue ? Vous ne m'avez jamais vu, même pas en photo ?
- Téléphone à la main et valise à bout de bras, à l'heure que nous avions prévue, cela ne pouvait être que vous.

Le ton est donné. Etre si bien accueillie m'enlève toute appréhension.

Juste le temps de déposer mes affaires et nous filons au marché Talon. Le plus grand marché à ciel ouvert de l'Amérique du Nord, construit en 1933 sur l'ancien terrain de l'équipe irlandaise : Les Shamrock. Jusqu'à 2.500.000 visiteurs par an ! Inutile de dire que l'on y trouve de tout !

Nous bavardons à bâtons rompus toute la soirée. Après le repas, Benoist et Aurélie ont la gentillesse de me conduire au sommet du Mont Royal. De là nous avons une vue d'ensemble sur Montréal : le Saint Laurent et ses ponts, le quartier des affaires et ses tours, L'ensemble des jeux olympique, etc... Arrêt également un peu plus loin où des jeunes, radio à tue tête, canettes de bière à la main et drogue dans la poche, sont chez eux.

Lundi 29 septembre

Excellente nuit dans ma chambre confortable. Je croise Aurélie qui part travailler.

Je laisse mes bagages et je pars à la découverte de la grande ville, plan en main.

Aujourd'hui la vieille ville. Mauvaise direction en sortant du métro et je me retrouve au bord de l'eau. Une légère brume adoucit la ville. Les arbres au bord des espaces verts ont leurs couleurs flamboyantes. Chaque feuilles éclate de jaune, de vert pâle, d'orange, ou de pourpre.

J'arrive à la vieille ville par le marché Beaubourg. Boutiques de souvenirs, musée et restaurants s'y côtoient.

Le château Ramesay, construit en 1705 par Claude Ramezay, alors gouverneur, nous donne un aperçu sur la façon de vivre de l'époque.

L'hôtel de ville et devant un petit jardin public bordé d'un côté d'arbres jaunes et de l'autre rouges. Splendide ! La rue Jacques Cartier le Malouin, est bordée de bacs de

plantes. Tout en haut de la rue une colonne sur laquelle repose la petite statue du grand homme. En bas la rue Notre-Dame avec ses magasins de souvenirs donne un air touristique. Cette vieille ville n'a pas le côté cosy, le charme de la vieille ville de Québec. Au fil des siècles les styles se sont mélangés, il n'existe plus d'unité architecturale.

La Basilique Notre-Dame à l'allure extérieure austère date des années 1800. Céline Dion y a célébré son mariage. L'intérieur, à l'inverse, surprend par sa faible hauteur, ses décors chaleureux en bois et par sa couleur bleue dominante. Deux galeries courent le long de la nef soutenues par des piliers peints de dessins géométriques d'une grande finesse. Le retable impressionnant retrace des scènes de l'évangile. La chaire en bois richement sculptée est surmontée de statues et l'orgue ne compte pas moins de sept mille tuyaux. Derrière, la chapelle du Sacré-Cœur n'a conservé que peu de ses décors d'origine. Son plafond en bois blond est très moderne. Son retable en bronze est l'œuvre d'un artiste local.

Je redescends vers les quais. Plus de touristes et peu de Montréalais. La promenade est reposante. Les silos sont abandonnés. Le remorqueur *Daniel Mc Allister*, le second conservé dans le monde, attend. Un bateau de croisière de la compagnie « Allan line » depuis 1880 charge des passagers. De l'autre côté du port des habitations, bâties comme un jeu de Lego gris, prennent le soleil.

En remontant vers la ville je passe devant le couvent de Marguerite d'Youville. Cette jeune femme avait fondé la congrégation des sœurs grises et se dévouaient aux soins des malades. Elles ont été appelées les sœurs grisées. Nommées ainsi car elles soignaient leurs patients avec de l'alcool et au passage peut-être en dégustaient-elles un peu ? Il est même dit que Marguerite aurait hérité du trafic d'alcool qu'entretenait son père... Rumeurs, rumeurs...

Plein les jambes, je retourne chercher mes bagages pour m'installer trois nuits chez Nicolas, un étudiant reçu pendant l'année 2012.

Benoist et Aurélie sont rentrés du travail. Benoist propose de me conduire pour m'éviter de porter mes bagages. C'est vrai que ce sera plus confortable que de prendre métro et bus. Il est, ils sont tous les deux, vraiment d'une grande gentillesse et je suis contente d'avoir fait leur connaissance.

Je retrouve avec plaisir Nicolas, son accent, son sourire, sa joie de vivre et sa gentillesse.

Il vient d'aménager avec un colocataire, Guillaume, dans un bel appartement et je vais disposer du canapé au salon. Ce soir son amie vient se joindre à nous.

Il a aussi préparé, livre de recette en main, un excellent repas. « Je pouvais faire un effort, j'ai mangé assez de bons repas chez toi ! » Belle présentation de légumes en étage pour l'entrée, suivie d'un poulet au citron accompagné de pomme de terre et de riz, le tout arrosé d'un excellent vin, choisi par Guillaume fin connaisseur.

Nous échangeons sur tous nos voyages. Une bien belle soirée.

Mardi 30 septembre

A mon programme ce matin : le quartier olympique. Je m'y rends à pied.

Le long de la rue, derrière un petit carré de verdure, des maisons le plus souvent en briques, dont les étages sont desservis par un escalier métallique extérieur. Les numéros de rue ne sont pas donnés par bâtiment mais par appartement. Certes les rues traversent souvent la ville et il n'est pas rare que celles-ci atteignent les numéros huit milles, voire plus. Aux poignées sont suspendus des cornets en plastique avec de la publicité. Sur les carrés de pelouse courent les écureuils gris.

Le biodôme est un espace agréable qui me permet de revoir la végétation et certains animaux rencontrés au cours de mes voyages. Après une collation à la cafétéria, le soleil revenu, je monte à la tour penchée pour cette fois, voir Montréal de haut et en plein jour.

Métro jusqu'à Mc Gill – prononcé Méguil – pour un retour au centre ville.

L'église Christ Church est très sobre, riche principalement de ses décors en bois fins comme de la dentelle, entre autre autour de l'orgue.

L'église Saint Patrick, au contraire, est beaucoup plus riche en décors. Avec également du bois, des statues, et un plafond peint comme un cachemire tendu. Dans le chœur domine un lustre en métal doré façonné comme le font les artistes arabes. Des belles stèles en bois sont rehaussées de métal.

Notre Dame reine du monde, Spacieuse, élégante, est la troisième plus grande église du Québec. Elle a été Consacrée Reine du Monde par Pie XII en 1955. Un baldaquin, aux colonnes torsadées et travaillées, domine l'autel.

La rue Sainte Catherine est la rue des boutiques de luxe.

Je reprends le métro en flânant dans la ville souterraine. Au cœur de l'hiver il est facile de « magasiner » au chaud dans ces kilomètres de galeries.

Retour chez Nicolas après avoir fait quelques courses chez le dépanneur. Je suis servie par une femme chinoise – ici aussi, comme en Guyane et beaucoup d'autres pays – qui parle à peine le français. Dépanneur et Tabagie, sont des commerces de quartiers ouverts parfois 24h sur 24. Ils vendent tous les produits de première nécessité.

Ce soir je suis aux fourneaux : crêpes fromage et jambon.

Mercredi 1^{er} octobre

Quartier chinois, très important ici aussi à Montréal. La porte donne le signal de l'entrée. Les façades rouges, les lampions, Les fanions tendus en travers des rues, on ne peut pas se tromper.

Je remonte toute la rue René Lévesque pour arriver au centre d'architecture. Marche de plus d'une heure pour découvrir ce centre caché derrière une très belle maison ancienne. Je m'en veux ! Pas d'architecture du tout, simplement des explications sur les possibilités informatiques pour concevoir des plans ou des objets interactifs.

Le long du chemin, je suis passée par le centre des affaires qui, au milieu des maisons et immeubles 18 et 19^{ème} siècles, érige son îlot de buildings 20 et 21^{èmes}.

Après un repas de beignets à la vapeur, dans un restaurant asiatique, presque immangeables tant ils contiennent de jus, je rentre au musée des Beaux Arts. L'exposition Fabergé qui a lieu en ce moment est une pure merveille : Les œufs évidemment, mais aussi les cadres guillochés, les fleurs, les fruits, etc... un régal pour les yeux. Je visite encore quelques salles avant de quitter.

Tout le long de la rue des sculptures diverses. Elles abondent dans tous les quartiers de la ville. Lors de constructions 2% du budget doivent être consacrés à l'art. Devant le musée un appel à collecte pour garder le soleil, une sculpture en verre à la façon d'un bouquet de fleurs dans un mélange de tons jaune, orange et rouge.

Le rue Sherbrooke, est vraiment la plus belle. Les maisons sont cossues, leur architecture est élégante. Je rentre dans la cour du « Château » Ça y ressemble. Le gardien me surveille, au centre un massif décoratif et au fond les garages où des chauffeurs rangent les voitures. Tout cet ensemble ne comprend que des appartements privés pour des gens d'un certain niveau de vie ! Après un café sur une terrasse, je reprends le métro et le bus pour arriver chez Nicolas.

Ce soir nous ne sommes que tous les deux. Nous allons écouter mes compagnons de covoiturage qui doivent se produire au Bobby Mc Gill. Nous partons bon pas sur la rue de l'Ontario. De l'ambiance dans un pub anglais ? L'endroit parfait pour manger une poutine. Elle est meilleure que celle de la baraque à frites de Québec. Accompagnée d'une bière maison : la Corne du Diable, petit goût caramélisé, extra !

Mes compagnons ne sont pas là. Le chanteur est aussi Français, Marseillais, Jurassien et surtout joueur de mots poétiques qu'il est parfois difficile de suivre, vu la vitesse de son débit.

Il faut manger pour consommer, donc nous écoutons sans consommer.

Jeudi 2 octobre

Finir mes bagages, faire mes adieux à Nicolas, déposer ma valise à la consigne des bus pour l'aéroport et légère je repars déambuler dans les rues.

Direction « le plateau » jusqu'à la rue Rachel en zigzagant entre les rues Saint Denis et Saint Laurent.

Le quartier des artistes aux murs peints et tagués. Une belle peinture d'une fillette Amérindienne sur un pignon et cette phrase dessous : *Le passage d'hier à demain devient aujourd'hui !* Dans de petites ruelles des jardinets coquets devant les maisons en briques. Quelques sans abri s'éveillent ou dorment encore enroulés dans leur couette de fortune. Le ciel est céruléen, le soleil brille et il fait même très chaud à partir de la fin de la matinée. Dans le square Saint Louis, des anciens profitent de l'ombre des grands arbres, les écureuils s'amuse. Dans un quartier les bordures de toits ou les balcons ou les cadres de fenêtres sont peints de couleurs vives. Beaucoup de peintures murales sous forme de grands tableaux ou simplement de décors de façades ornent des pignons ou des façades. Un navarin (façon canadienne) très bon, me donne le tonus nécessaire pour continuer mes découvertes rue Saint Laurent, bordée d'immeubles cossus, de maisons d'artiste et de magasins aux vitrines qui ne manquent pas d'originalité.

J'arrive à la station de bus en repassant par le métro pour être certaine de retrouver la consigne. Ouf, j'y suis !

Le bus 747 charge les touristes et les autochtones, puisqu'il fait plusieurs arrêts le long de la route. Il emprunte la rue René Lévesque et je repasse devant le centre d'architecture.

Dans les boutiques de l'aéroport, dépenser mes derniers dollars canadiens est chose facile. Quelques sucreries à base de sirop d'érable ont vite raison de ma fortune.

Septique, je demande une place près du hublot. L'avion semble passablement plein, malgré tout je l'obtiens avec un grand sourire du steward qui chez nous aurait certainement été en retraite. Et si j'avais trois places comme à l'aller pour dormir ? Je peux toujours rêver avant l'heure du sommeil. J'aide une maman de Côte d'Ivoire qui voyage avec sa fillette de huit mois, sa poussette et deux grands sacs. Elle doit changer d'aéroport à Paris. Comment va-t-elle faire ? Elle a encore une grosse valise en soute !

Pour trois places nous sommes deux. Je ne vais pas m'allonger, je n'ose pas demander à mon voisin de poser ma tête sur ses genoux ? Ca ne se fait pas ! Le repas tarde et mon sommeil s'en va. Heureusement, il y a les films.

Nous sommes à bord d'un avion A330/200-300. Nous décollons au-dessus du champ de lumières, dernier coup d'œil sur la ville de Montréal et le Canada.

Vendredi 3 octobre

Les traits tirés de fatigue, je débarque à Orly. « Arrêt bus 5 » pour prendre la direction de Massy. Je fais connaissance d'une Nantaise. Nous faisons la route ensemble et allons partager le repas de midi à la brasserie où j'avais mangé avec une amie lors d'un précédent voyage. Elle pense qu'un ½ de vin rouge pour l'apéritif et le repas, il faut bien ça ! Très agréable ce repas accompagné d'un verre de vin et de nos bavardages, seulement là, je suis morte. J'ai encore 2h à attendre lorsqu'elle part en direction de la Bretagne. Je m'installe sur la galerie où il y a moins de monde, j'attache mes sacs, mets mon réveil à sonner et la tête sur mon bras et ma valise que j'ai redressée, je dors une bonne heure. Hagarde au réveil, j'ai un peu de peine à savoir où je suis. Un grand verre d'eau et je me sens ragaillardie.

Forêts,
Horizon de verdure
Côtéant le ciel bleu,
Tu dresses tes ramures
Pour soutenir les cieux.
Une couleur par saison
Qu'un peintre habile,
S'applique avec raison,
A colorer d'une main agile !
Tes sapins verdoyants
Font de la place aux érables
Dont la sève coulante,
Sucrée, sera délectable.
Cathédrale de nature
Tu abrites dans ton cœur,
Heureux sans clôture,
Les castors, ratons laveurs,
Les ours et les loups
L'écureuil et le wapiti
Sans oublier le caribou,
Et les petites souris.
Paradis des promeneurs
Cueilleurs de bleuets.
En traîneaux, joie des glisseurs
Dans tes sous-bois enneigés.
Forêt arcadienne ou boréale,
Où poussent, feuillus et résineux,
Pour les Canadiens, c'est le graal,
Indispensable pour être heureux !

Epilogue

Le Canada m'a fait cadeau de deux petites semaines de bonheur. Le ciel et la nature m'ont offert le meilleur : le soleil, les couleurs magnifiques de l'été indien, des paysages fabuleux pleins de sérénité. Une ambiance sans stress qui m'a fait du bien, m'a réconfortée, m'a boostée. J'ai oublié toutes ses idées qui s'entrecroisent durant mon sommeil.

Le Canada m'a aussi et surtout, offert la gentillesse de ses habitants, pas seulement de ceux que je connaissais et qui m'ont accueillie à bras ouverts, mais également tous ces inconnus heureux de me rendre service. Mes hôtes ce sont mis en quatre pour me satisfaire, pour m'offrir les plus beaux souvenirs de leur pays, me montrer tout ce qu'il a de plus attachant. Tous ces endroits plein de charme que je ne pouvais qu'aimer également.

Le Canada m'a séduite par la vie simple, les sourires sans chichi, la bonne humeur naturelle de tous.

Ces douze jours passés au milieu des gens, des bois, des villes, grandes ou petites, ont été une très bonne carte de visite pour me donner l'envie d'y retourner.